



Article scientifique

Article

2014

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

## Le pacte du traducteur : réflexions autour du concept de l'altérité solidaire

---

Fontanet, Mathilde

### How to cite

FONTANET, Mathilde. Le pacte du traducteur : réflexions autour du concept de l'altérité solidaire. In: Parallèles, 2014, vol. 1, n° 26, p. 84–99.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:54861>

## Le pacte du traducteur : réflexions autour du concept de l'altérité solidaire<sup>1</sup>

**Mathilde Fontanet**

Université de Genève

---

### Résumé

Le présent article a pour objet de montrer que la subjectivité est un atout décisif pour le traducteur. Grâce à elle, il peut sonder au plus profond de l'original et le restituer de manière mieux sentie. Le principe d'altérité solidaire sera présenté dans l'idée qu'il pourrait contribuer à libérer le débat du joug de l'équivalence. Le concept d'altérité, qui fait d'entrée de jeu le postulat de la différence entre l'original et la traduction, vise à légitimer – ou à réhabiliter – l'intervention d'une phase de subjectivité dans le processus traductif ainsi que dans l'évaluation des traductions.

### Mots-clés

Pacte du traducteur, statut du texte traduit, herméneutique de la traduction, processus de traduction, créativité du traducteur, traduction de Moby-Dick

### *The translator's pact: reflections on the concept of "interdependent alterity" – Abstract*

The aim of this article is to show that subjectivity is a key element for the translator to exploit. Subjectivity helps the translator to explore the depths of the original text and to render it with greater sensitivity in the second language. The concept of "interdependent alterity" will be introduced, as a means of deflating obsessions with equivalence. Alterity as a concept is premised on the fundamental difference between original and translation, and aims to legitimate – or rehabilitate – a phase of subjectivity both in the translation process and in the evaluation of translations.

### Keywords

Translator's pact, status of the translated text, translation hermeneutics, translation process, translator's creativity, translation of Moby Dick

---

<sup>1</sup> Cette communication a été présentée à l'occasion de la journée d'étude « Traduction, intertextualité, interprétation », organisée le 7 mars 2014 par la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève à l'occasion de la visite de Lawrence Venuti.

Après avoir défini le concept d'*altérité solidaire*, je récapitulerai la perspective herméneutique dans le contexte de la traduction, puis commenterai le point de vue particulier de Lawrence Venuti sur l'interprétation du texte source. Suivra une réflexion sur l'apport de la subjectivité pour le traducteur<sup>1</sup> comme pour le critique de traduction. Enfin, j'illustrerai mon propos à l'aide de trois traductions des premières lignes de *Moby-Dick*, d'Herman Melville.

## 1. Le statut du texte traduit

L'exigence d'identité entre original et traduction a la vie dure. L'identité reste souvent considérée comme une forme d'idéal, un cap vers lequel toute traduction devrait tendre. La notion intuitive qu'il ne devrait pas y avoir de différence entre textes source et cible (Hermans, 2002, pp. 10-13) ramène irrésistiblement aux concepts d'équivalence, de correspondance ou d'adéquation.

Tant que nous en usons à titre métaphorique, par un raccourci de la parole et de l'esprit, l'équivalence et l'identité ne posent guère de problème. Il en va de même du raccourci de langage qui nous fait couramment évoquer le *lever* et le *coucher* du Soleil. Nous nous représentons même souvent une Terre immobile et un Soleil en mouvement, sans que cela remette en cause notre représentation héliocentrique de l'Univers. Par contre, l'identité et l'équivalence semblent des critères malaisés pour accorder à un texte le statut de *bonne traduction*, car, comme on l'a souvent démontré, l'identité est impossible à atteindre et l'équivalence impossible à définir.

### 1.1 L'altérité solidaire

Les concepts gravitant autour de la notion d'équivalence (une forme atténuée de l'identité) ne font pas défaut. Gladys González Matthews (2003) signale que :

[...] des théoriciens, Snell-Hornby par exemple, assurent avoir identifié plus de cinquante-sept équivalences. (p. 53)

Elle-même se *contente* de ne décrire dans sa thèse *que* :

[...] les équivalences linguistique, paradigmatique, stylistique, sémantique, formelle, référentielle, pragmatique, dynamique et, bien sûr, l'équivalence fonctionnelle. (Gonzalez Matthews, 2003, pp. 53-54)

Mary Snell-Hornby (1995) refuse d'ériger l'équivalence en concept fondamental de la traductologie :

The term *equivalence*, apart from being imprecise and ill-defined (even after a heated debate of over twenty years) presents an illusion of symmetry between languages which hardly exists beyond the level of vague approximations and which distorts the basic problems of translations. (p. 22)

De nombreux traductologues abondent dans son sens. D'autres sont fidèles au concept, par conviction ou faute de mieux. Anthony Pym (2007), notamment, le défend :

Here we take the unpopular view that the equivalence paradigm was and remains far richer than the facile dismissals would suggest. (p. 272)

---

<sup>1</sup> L'emploi du masculin dans le présent article a un caractère générique et s'applique autant aux femmes qu'aux hommes.

Mon propos n'est pas d'alimenter le débat sur le statut du texte traduit, mais d'introduire le concept d'altérité solidaire dans l'idée qu'il serait probablement fructueux de s'engager dans une nouvelle direction. Selon moi, il importe de revaloriser la subjectivité du traducteur, parce qu'elle est une excellente voie d'accès au texte.

La traductologie gagnerait à intégrer le concept d'altérité dans sa réflexion, car il dispense de se fonder sur le *semblable*, l'*équivalent* ou l'*identique*. Poser que le texte traduit se caractérise tout d'abord par son altérité face à l'original est très libérateur. La caractéristique première de la traduction serait d'être *autre chose* – une création nouvelle – et sa caractéristique seconde, d'entretenir avec l'original une relation privilégiée qui l'autorise à s'y substituer – une relation de *solidarité*.

L'*altérité* du texte traduit rend compte du fait qu'il ne restitue pas l'œuvre objective (comme le suggère le mirage de l'équivalence), mais l'œuvre subjectivée (telle que le traducteur l'a perçue). Elle n'exonère pas le traducteur du devoir de rigueur et de précision, car le principe de *solidarité* limite la latitude du traducteur. Selon la définition du *Trésor de la langue française*, une traduction *solidaire* entretient avec l'original « un rapport d'étroite dépendance réciproque ou de causalité » : tout élément de la traduction doit être motivé par une filiation avec l'original et tout élément constitutif de l'original doit trouver un écho dans la traduction. Rien dans la traduction ne devrait relever de l'émergence spontanée.

Si la traduction n'a pas vocation à être *équivalente*, quand le traducteur juge-t-il qu'elle est prête ? Il y travaille jusqu'à ce qu'il soit *satisfait*, c'est-à-dire lorsqu'il retrouve à la lecture de son propre texte tout ce que sa sensibilité, son intelligence et ses connaissances l'amènent à considérer comme constitutif de l'original. Sa satisfaction est bien sûr fonction de son propre talent et du niveau de ses exigences. Elle dépend non seulement de ce qu'il est capable de restituer du texte source, mais aussi de ce qu'il est capable de percevoir dans ce dernier.

L'auteur et le traducteur ont donc des pactes bien distincts : l'auteur déploie sa créativité pour donner le jour à une œuvre *nouvelle*, et le traducteur déploie la sienne pour donner vie à une œuvre seconde, entièrement nourrie de la première.

## 1.2 La perspective herméneutique

Selon Schleiermacher (1826, pp. 169-170), la compréhension d'un texte exige une approche intuitive (*Divination*), par laquelle le lecteur, fort de son bagage personnel, se projette dans le texte et le sent pour ainsi dire de l'intérieur, de même qu'une approche rigoureuse (*Komparation*), qui prend la forme d'une analyse de ce qui a été « deviné » pour aboutir à une interprétation.

Amar Djaballah (2005) définit la notion de *cercle herméneutique*, que Schleiermacher a reprise de son contemporain Friedrich Ast (1808, pp. 179-180), comme un système d'interdépendance entre pôles de diverses dualités qui interagissent entre elles, de sorte que le processus de compréhension « se révisé, se précise et s'améliore » (Djaballah, 2005, p. 69). Ces dualités sont les suivantes :

[...] la pensée et son expression linguistique, le général et le particulier, les possibilités de la langue et ses usages concrets, l'interprétation grammaticale et l'interprétation psychologique, les parties et le tout, la divination et la comparaison, l'enracinement d'un texte dans ses conditions d'origine, et l'idéal de comprendre un auteur mieux qu'il ne s'est

compris (...). (p. 69)<sup>2</sup>.

C'est par des mouvements complexes entre des pôles opposés que le lecteur converge vers sa compréhension du texte. Comme l'énoncent Ioana Balacescu et Bernt Stefanink (2005), le sens

[...] se construit dans un va-et-vient dialectique entre le texte et le récepteur. Le récepteur ne peut comprendre le texte qu'en fonction de son vécu, de son *world knowledge*. (p. 635)

Anthony Thiselton (2009) exprime la nécessité de ce mouvement dans le processus de compréhension et établit que le cercle herméneutique a deux dimensions :

The first stresses the relationship between the parts and the whole of text or work. (...) Every phrase or clause requires examinations; but its understanding must be corrected in the light of what the whole sentence, paragraph, or book means. But our understanding of the book depends upon our understanding of the words, phrases, or parts. In the second place, every understanding is based on a provisional and preliminary understanding of what the text is about. (p. 155)

Le cercle décrit la manière dont le lecteur appréhende la partie en fonction du tout (et réciproquement), et il rend compte de l'apport préalable du lecteur sous forme d'a priori (susceptible d'être corrigé).

De son côté, Christian Berner (2001) fait valoir que, selon Schleiermacher :

Comprendre, c'est prendre sur soi le travail et la peine de l'interprétation. C'est de cet effort que relève la pratique qui consiste à « deviner », maladroitement nommée « divination » par Schleiermacher : la « divination » est simplement la part inévitable d'hypothèses et de présomptions que contient toute interprétation. (p. 9)

La compréhension repose sur une interprétation, qui découle elle-même d'une lecture faisant intervenir une part subjective de projection, corrigée par la raison.

Larisa Cercel<sup>3</sup> (2013) insiste sur le rôle précurseur de Schleiermacher, qui a défini il y a plus de deux siècles le cadre des réflexions actuelles sur la créativité du traducteur dans la perspective de l'herméneutique. Dans son livre sur l'herméneutique de la traduction, elle explique que Schleiermacher, dans sa vision, a intimement associé les processus cognitif et créatif et les a conçus comme indissociables et quasiment simultanés :

Schleiermacher äußerte den Gedanken, das Verhältnis des Allgemeinheit- und Individualitätsmoments in der Sprache zueinander sei eine untrennbare Einheit, innerhalb deren sich – um es wieder modern auszudrücken – Kognition (als rationale Erfassung von systematischen Sprachzusammenhängen) und Kreativität (als Fähigkeit, die dem Sprachsystem innewohnende Offenheit zu verwerten) bzw. Emotion („Einfühlung“) wechselseitig bestimmen. Diese zwei Dimensionen werden von Schleiermacher folglich nicht in ihrer Gegensätzlichkeit, sondern in ihrem wesentlichen Miteinandersein betrachtet. (Cercel, 2013, p. 267)

Schleiermacher intègre les divers mouvements à l'œuvre lors de l'interprétation d'un texte et sa description est directement transposable au processus de traduction : le traducteur élabore progressivement sa compréhension du texte en alternant entre les perspectives microtextuelle et macrotextuelle, tout en déployant ses ressources cognitives et créatives (ou émotionnelles), qui interagissent entre elles pour l'amener à une interprétation.

<sup>2</sup> Amar Djaballah se réfère ici à Anthony Thiselton (1992). *New horizons in hermeneutics – The theory and practice of transforming Biblical reading*. Zondervan: Grand Rapids, p. 20.

<sup>3</sup> Je remercie Gunhilt Perrin de m'avoir fait découvrir cette chercheuse.

### 1.3 Le point de vue de Venuti

Le point de vue de Venuti a évolué au fil des ans pour se rapprocher de plus en plus de l'herméneutique. Toutefois, en 1992 déjà, il revendiquait le droit à la différence pour les traductions et articulait sa définition de la traduction autour du concept d'interprétation :

A translation is never quite 'faithful', always somewhat 'free', it never establishes an identity, always a *lack* and a *supplement*, and it can never be a transparent representation, only an interpretive transformation that *exposes* multiple and divided meanings (...). (p. 8)

Selon lui, par ses effets de polysémie, d'intertextualité et d'associations, un texte ne saurait être ramené à une seule portée signifiante. L'auteur, comme le traducteur, ne peut pas entièrement maîtriser ce qui est à l'œuvre dans son texte. Une part d'aléatoire lui échappe. De plus, aucun texte n'est absolument *premier* :

Both foreign text and translation are derivative: both consist of diverse linguistic and cultural materials that neither the foreign writer nor the translator originates, and that destabilize the work of signification, inevitably exceeding and possibly conflicting with their intentions. (Venuti, 1995, p. 17)

Le sens de l'original n'est donc jamais ni *donné*, ni *établi*, car il n'apparaît qu'une fois interprété. Tout texte présente un riche potentiel de lectures et de traductions :

[...] a foreign text is the site of many different semantic possibilities that are fixed only provisionally in any one translation, on the basis of varying cultural assumptions and interpretive choices, in specific social situations, in different historical periods. (Venuti, 1995, p. 17)

Aux yeux de Venuti (1995), un texte se caractérise par la pluralité de ses interprétations potentielles. De plus, il est impossible d'émettre un jugement objectif sur une traduction, tout point de vue étant conditionné par des critères de qualité qui fluctuent avec le temps :

Meaning is a plural and contingent relation, not an unchanging unified essence, and therefore a translation cannot be judged according to mathematics-based concepts of semantic equivalence or one-to-one correspondence. Appeals to the foreign text cannot finally adjudicate between competing translations in the absence of linguistic error, because canons of accuracy in translation, notions of "fidelity" and "freedom," are historically determined categories. (pp. 17-18)

Venuti (1995) exclut donc la possibilité d'asseoir une critique de traduction sur des critères objectifs au motif que le critique est tributaire de son contexte culturel et social.

Dans *Translation Changes Everything*, un ouvrage récent, Venuti (2013) prend ses distances par rapport à Schleiermacher et à Berman, à qui il reproche de rester prisonniers d'une vision *instrumentaliste* de la traduction, fondée sur l'illusion d'une invariance entre textes source et cible. À ses yeux, leur approche n'est herméneutique qu'en apparence, car ils s'imaginent que l'effet de distanciation qu'ils préconisent s'obtient naturellement lorsque la forme, le sens ou l'effet sont transférés *tels quels* dans la traduction. Or, Venuti veut avant tout légitimer l'interprétation et la transformation du texte :

I began to develop a more rigorously conceived hermeneutic model that views translation as an interpretive act, as the inscription of one interpretive possibility among others. (Venuti, 2013, p. 4)

Il s'oppose à ce qu'il appelle la vision *instrumentaliste* de la traduction, qui occulte la transformation que le traducteur imprime nécessairement dans le texte. Selon lui, tout effet

d'exotisation, loin de relever de l'importation pure et simple d'un élément de l'original, procède d'une forme ou d'une autre de distorsion :

Any sense of foreignness communicated in a translation is never available in some direct or unmediated form; it is a construction that is always mediated by intelligibilities and interests in the receiving situation. The linguistic and cultural differences that make up a source text are inevitably diminished and altered, even when the translator maintains a fairly strict semantic correspondence, because that text is much more than any such correspondence: its distinctive linguistic features are the support of meanings, values, and functions specific to its originary culture, and these features do not survive intact, without variation, the move to a different language and culture. (Venuti, 2013, p. 3)

Pour caractériser la nature de la transformation opérée par le traducteur du fait de son interprétation, Venuti (2013) introduit la notion d'interprétant :

[...] a translation recontextualizes the source text in the translating language and culture by applying a set of formal and thematic interpretants to inscribe an interpretation. (p. 4)

Venuti (2013) s'inspire de Derrida (1967), qui ne semble pas non plus concevoir de limite à l'interprétation. Dans *L'écriture et la différence*, à propos de la structure, du signe et du jeu dans le discours des sciences humaines, Derrida donne indirectement une définition du discours qui problématise son interprétation :

[T]out devient discours — à condition de s'entendre sur ce mot — c'est-à-dire système dans lequel le signifié central, originaire ou transcendantal, n'est jamais absolument présent hors d'un système de différences. L'absence de signifié transcendantal étend à l'infini le champ et le jeu de la signification. (p. 411)

Malgré lui, Venuti (1995) semble cautionner toutes les interprétations. La souplesse avec laquelle il envisage le champ des potentialités l'amène au bout du compte à problématiser tout critère :

Even the notion of "linguistic error" is subject to variation, since mistranslations, especially in literary texts, can be not merely intelligible but significant in the target-language culture. (pp. 17-18)

Or, comme l'écrit Eco (1992), il importe de fixer des limites :

Après qu'un texte a été produit il est possible de lui faire dire beaucoup de choses – parfois un nombre potentiellement infini de choses – mais il est impossible – ou du moins illégitime d'un point de vue critique – de lui faire dire ce qu'il ne dit pas. (p. 130)

À mon avis, il serait malvenu de renoncer à évaluer les traductions du seul fait que les critères de qualité sont marqués culturellement et tributaires de normes ou d'a priori. Pourquoi ne pas légitimer aussi l'interprétation dans le cadre de la critique ou de l'évaluation ?

Venuti (2006) offre un développement convaincant de la conception herméneutique de la traduction et décrit avec beaucoup de clairvoyance les facteurs qui empêchent le traducteur de réaliser le vieux rêve de la restitution du texte source à l'identique. À mes yeux, il a raison de cautionner l'interprétation, mais devrait lui assigner une limite. Or, il va jusqu'à estimer que le traducteur *doit* marquer le texte de son interprétation, ce qui me semble dangereux.

Parallèlement, dans ce qu'on pourrait appeler sa nouvelle croisade contre l'invisibilité du traducteur, Venuti (2006) entend conférer une latitude presque absolue au traducteur pour gérer l'intertextualité :

[L]es relations intertextuelles qu'une traduction établit ne sont pas seulement

interprétatives mais, potentiellement, interrogatives : elles inscrivent des sens et des valeurs qui invitent à une compréhension critique des textes cités ou imités, et même aussi des traditions culturelles et des institutions sociales dans lesquelles ces textes sont situés, tout en invitant, dans le même temps, le lecteur à comprendre le texte étranger sur la base de textes, traditions, et institutions spécifiques à la culture de traduction. (p. 22)

Pour la traduction de l'intertextualité comme pour l'interprétation de l'original, Venuti (2006) élargit le champ des possibilités sans circonscrire celui-ci, au point que tout pourrait sembler permis. C'est un traductologue inspiré, qui bouscule volontiers les idées reçues pour ouvrir des perspectives nouvelles, mais les principes qu'il énonce pourraient s'avérer risqués s'ils étaient appliqués tels quels. De mon point de vue, sa théorie gagnerait à s'assortir de garde-fous pour limiter la liberté interprétative du traducteur.

## 2. L'apport de la subjectivité

La subjectivité peut se concevoir sous plusieurs angles. On l'évoque souvent pour infirmer un jugement qu'elle entache. À ce titre, elle est connotée négativement, car elle s'associe à la partialité. Barbara Folkart (1991) décrit clairement le mécanisme :

Toute saisie d'un objet par un sujet constitue un filtrage, c'est-à-dire une médiation par le sujet récepteur. Celui-ci plaque sur l'objet la grille de présupposés culturels, idéologiques, expérientiels, intellectuels qu'il s'est constituée au fil d'une existence et, à moins de se faire violence pour résister à la tentation de caser l'objet nouveau dans les structures du connu, à moins de faire table rase de ses préjugés, ce qui exige une véritable ascèse d'anthropologue, il finit par ne reconnaître que ce qu'il a appris au préalable à connaître. (p. 310)

La subjectivité décrite ci-dessus entrave la perception et rétrécit le champ de vision. Il est toutefois possible de la concevoir tout autrement : comme la faculté d'intérioriser et de ressentir personnellement ce dont il est question. Envisagée sous cet angle et mise à profit utilement, elle se traduit par un élargissement de l'horizon. Une personne soucieuse de comprendre les autres et de s'ouvrir sur le monde extérieur apprend spontanément à maîtriser sa subjectivité, en activant ce qui lui donne accès à *l'autre* et en bloquant ce qui la renvoie à elle-même. Si elle est bien gérée, la subjectivité permet de s'identifier à des personnes différentes, d'adopter des perspectives nouvelles et de se transposer dans des contextes inconnus. De plus, elle est un prodigieux outil de contextualisation, car chacun a accumulé une très riche palette d'émotions, d'informations et de sensations au cours de sa vie. Piocher dans ces ressources les éléments qui semblent compatibles avec une personne, une notion ou une situation donnée aide parfois à mieux la comprendre.

En général, quand on évoque la subjectivité du traducteur, c'est pour s'en effrayer : on l'assimile à des interprétations complaisantes ou abusives qui amènent à produire des textes étrangers à l'original. Cette subjectivité-là ne mérite selon moi pas d'être défendue, car elle est un écueil. Lance Hewson (2013) écrit à ce propos :

La subjectivité (...) recèle deux dangers : la tentation de produire le « strict minimum » (...) et le désir de dépasser l'auteur de l'original en se livrant à une subjectivité qui prône la rupture radicale avec l'objet du travail, le texte-source. Or, entre ces deux extrêmes se trouve un espace de créativité (...). (p. 14)

Comme le laisse entendre Hewson (2013), la subjectivité bien dosée est une ressource créative. Selon une définition tronquée de Benveniste (1966), la subjectivité est :

[...] l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble,

et qui assure la permanence de la conscience. (p. 260)

Hormis ses dérives possibles (le repli sur soi, la projection limitative et la mégalomanie), la subjectivité bien canalisée est d'une utilité incomparable. Mise au service de la sensibilité et de l'empathie, elle donne accès à ce qui est extérieur dans une perspective aussi intérieure que possible. Cela nous ramène à l'herméneutique : le traducteur sachant jouer de sa subjectivité est bien pourvu pour explorer l'original et ajuster sa propre production au public cible présumé.

## 2.1 La subjectivité dans le processus de traduction

La subjectivité intervient à plusieurs étapes dans le processus de traduction.

### 2.1.1 La subjectivité et l'intersubjectivité

La subjectivité est le meilleur outil dont dispose l'être humain pour comprendre ses semblables et les textes qu'ils écrivent. Cela tient au fait que les ressemblances entre personnes l'emportent très largement sur leurs différences.

Même si les langues opèrent des découpages asymétriques, si les cultures divergent et si le monde évolue, les êtres humains restent fondamentalement les mêmes. Les différences culturelles et contextuelles sont tout au plus des irrégularités dans un continuum très homogène. Nos dissemblances sont si minimes que nous comprenons sans peine des humains ayant vécu en d'autres temps et d'autres lieux : nous avons pour la plupart cinq sens, réfléchissons selon des mécanismes très proches et devons gérer la même gamme d'émotions. La clé de la compréhension est la *volonté* de comprendre et de nous projeter dans l'autre. Comme l'écrivent Balacescu et Stefanink (2005), le lecteur d'un texte, pour bien le décrypter, doit être conscient :

[...] que sa vision du texte sera toujours conditionnée par son vécu personnel. Il doit faire le grand écart entre, d'une part, son vécu en tant que fondement de sa saisie du sens et, d'autre part, son vécu en tant que déformateur de sa compréhension du texte. (...) C'est la similitude entre les expériences déjà vécues et l'information potentielle mise à disposition dans les mots du texte qui permet la compréhension du texte (...). (p. 636)

Grâce à sa subjectivité, chacun peut atteindre une intersubjectivité qui, pour comprendre le sens et la portée d'un texte, est souvent beaucoup plus efficace que ne le serait un raisonnement intellectuel ou une démarche strictement objective.

### 2.1.2 La subjectivité dans la phase de sémasiologie

À l'instar de tout autre lecteur, le traducteur use de sa subjectivité pour comprendre le texte et la conjugue avec d'autres ressources pour saisir l'œuvre qu'il a sous les yeux. À cet égard, sa lecture est conditionnée par un certain nombre de présupposés liés, notamment, au genre de texte, au contexte de la lecture, et à l'auteur. Il procède à un filtrage, fondé sur ses connaissances, son expérience, ses appartenances culturelles, son bon sens et sa sensibilité, pour obtenir un texte *utile* et *pertinent*, qui lui apporte les informations ou les émotions qu'il recherche.

Le traducteur ne s'arrête toutefois pas là, car il est un *superlecteur*, à même de faire abstraction de ses présupposés et disposant d'une panoplie de filtres adaptables qui le protège d'une lecture trop limitative. Plus souple et plus réceptif que le lecteur moyen, il met sa subjectivité à profit (en la conjuguant avec ses autres ressources) pour explorer tous les sens envisageables

et lire entre les lignes. Il ne s'arrête donc pas à la première lecture pertinente, mais va au-delà, fouille activement texte, contexte et périphrase pour épuiser toutes les interprétations possibles et éviter de passer à côté d'un élément important. Il instrumentalise donc sa subjectivité pour mieux jauger le texte et repérer les passages exigeant des recherches supplémentaires.

Prenons, par exemple, une phrase contenant le mot *canard* hors contexte. En fonction de son quotidien, le lecteur moyen associera plutôt ce mot aux oiseaux aquatiques qui cancanent sur la mare, au canard WC, au jouet de bain ou au canard laqué du restaurant chinois. Bien entendu, il est conditionné par son propre contexte (lieu, époque, événements de la journée...) et influencé par les effets formels du texte. Si cette première évocation ne *fait pas sens*, il cherche parmi les autres acceptions du mot, jusqu'à obtenir une lecture cohérente. Le traducteur, en revanche, ne se livre pas à une lecture aussi économique : il active l'intégralité des plages dénotatives et connotatives du mot, y ajoute l'éclairage apporté par le réseau sémantique de la phrase et du paragraphe, ainsi que par le contexte du lecteur source présumé, et s'immerge dans les autres dimensions du texte (effets formels, réseaux connotatifs, allusions culturelles, intertextualité...).

Jeanne Dancette (2003) évoque elle aussi indirectement la subjectivité du traducteur quand elle fait valoir qu'il travaille nécessairement :

[...] à partir de ses propres référents qui ne peuvent pas être les mêmes que ceux d'un auteur vivant une autre situation, ailleurs, à une autre époque, avec une autre sensibilité. (p. 143)

Toutefois, selon elle :

L'interprétation (...) se fait à partir d'un horizon de sens qui se définit et se construit sur l'étude des marques présentes dans le texte : le réseau sémantique, le réseau de mots, les structures syntaxiques, prosodiques, le marquage énonciatif, le modèle de narrativité, le réseautage poétique, etc. (Dancette, 2003, p. 143)

L'interprétation du traducteur repose sur ses « tentatives de mise au jour de la cohérence interne » (Dancette, 2003, p. 143).

Le traducteur extrait donc tout ce qu'il peut du texte en vue de sélectionner les mots qui lui permettront de produire une traduction pertinente dans le contexte de son lecteur cible présumé. Son exploration exhaustive de l'original s'appuie largement sur sa propre subjectivité. Après avoir capté tous les éléments constitutifs du texte, il applique les filtres de la pertinence (Sperber & Wilson, 1986), de la cohérence et de la probabilité pour écarter les interprétations les moins plausibles et renoncer aux effets formels secondaires.

À la différence d'un lecteur plus passif, susceptible de se laisser guider par ses associations subjectives, le traducteur en prend conscience et, au besoin, les corrige pour produire une traduction répondant au critère de *plausibilité intersubjective*.

Le traducteur herméneute (...) se doit de soumettre son premier jet intuitif en LC à une évaluation, susceptible de légitimer sa traduction. Cette évaluation doit être plausible pour autrui, la « plausibilité intersubjective » venant remplacer l'objectivité comme critère d'évaluation (cf. le concept de « intersubjektive Nachvollziehbarkeit » introduit par Stefanink, 1997). (Balacescu & Stefanink, 2005, p. 638)

Se sachant subjectif, il veille à ne pas se livrer à une interprétation trop personnelle. Il exploite donc sa propre subjectivité pour balayer plus large et adopter d'autres perspectives afin d'englober toutes les perceptions subjectives potentielles du texte.

Selon Rade Gundis Stolze (2011),

The translator's conscience is able to transcend the primary impression towards a more comprehensive and more scholarly understanding of texts. It only needs the disposition and goodwill for it. (p. 59)

Stolze (2011) souligne que le traducteur sait faire abstraction de sa propre subjectivité :

[...] a translator basically is able to take part in a foreign world of thought, s/he can accept the opinion of another person as manifested in a text. (p. 35)

Selon elle, il use de sa subjectivité pour se propulser de l'individuel au général :

Of course, ontologically, the things have a quasi objective identity on a higher level, but this is not experienced directly – that would be naïve subjectivity – but only by an intentional work of transcendence, going from the single to the general. (Stolze, 2011, p. 59)

Ainsi, le traducteur se sert de sa subjectivité comme d'un tremplin pour se projeter dans d'autres perspectives et parvenir à une forme d'intersubjectivité qui le rapproche de l'objectivité.

### 2.1.3 La subjectivité dans la phase d'onomasiologie

Même si l'herméneutique s'est davantage focalisée sur l'interprétation de l'original (sémasiologie), l'interprétation du texte traduit au fil de sa constitution (onomasiologie) est une exigence primordiale. Or, la subjectivité est une ressource précieuse pour le traducteur lorsqu'il opère des choix lexicaux ou cherche à valider sa traduction.

Il est rare que le traducteur produise d'emblée le texte qu'il soumettra pour publication. Dans ses efforts pour l'améliorer, il instrumentalise sa subjectivité pour se transposer dans la situation d'un lecteur qui n'a pas lu l'original. Il parvient ainsi, dans une certaine mesure, à sonder son texte abstraction faite de ce qu'il sait déjà. Pour mieux s'incarner dans son lecteur cible présumé, il reparamètre sa propre perspective et sélectionne les éléments pertinents de son bagage cognitif : il emprunte les yeux d'un autre afin de lire son propre texte avec le recul nécessaire et d'apporter les modifications requises.

La subjectivité est toutefois surtout une ressource utile pour capter le texte sous forme intégrée : elle offre au traducteur un accès simultané à tous les éléments formels et sémantiques. À titre de parallèle, nous sommes capables d'analyser et d'intégrer instantanément divers paramètres mesurables en serrant une main : nous détectons la température, les mouvements (selon les trois axes de l'espace), le taux d'humidité, la pression, l'épaisseur de la peau, sa texture... Il ne fait aucun doute qu'une méthode scientifique, objective, mesurerait tous ces facteurs plus précisément, mais la perception subjective, parce qu'elle est globale et prend une forme intégrée, est riche en informations : il doit s'agir d'un travailleur manuel ; la personne est mal à l'aise, pressée, musclée, autoritaire... De même, grâce à sa subjectivité, le traducteur appréhende le texte sous forme intégrée. Plutôt que de relever divers facteurs disjoints qui produiraient une impression morcelée, il capte le texte tout à la fois dans sa pleine cohérence et sous ses diverses facettes.

Le traducteur peut donc intégrer divers éléments liés, entre autres, au contexte, au type de discours et à l'image de l'auteur pour aboutir à une perception d'ensemble de l'original comme de sa traduction. En définissant son niveau de focalisation, il peut procéder à une comparaison intégrée de l'original et de son propre texte, en se concentrant, au besoin, sur une expression,

une phrase, un paragraphe ou un chapitre. En se fondant sur cette lecture intégrée et sur le différentiel entre les cultures cible et source, il s'oriente spontanément vers des choix cohérents et fait l'économie d'une analyse consciente, même s'il reste capable, au besoin, de motiver ses choix précisément. Grâce à la distance qu'il prend face à son propre texte et à sa capacité d'en intégrer les éléments, il est à même de valider sa traduction : il détermine si elle est susceptible de restituer ce qu'il entend restituer et la modifie si nécessaire.

#### **2.1.4 La subjectivité au service de l'altérité solidaire**

En quoi la traduction présente-t-elle avec l'original un rapport d'altérité solidaire ? Son *altérité* tient au fait qu'elle constitue un texte nouveau, ayant une identité propre, dont le traducteur a choisi la forme. Celle-ci est largement tributaire de la subjectivité du traducteur, puisqu'il en est l'auteur et a formulé chaque phrase et choisi chaque mot. La dimension *solidaire* de la traduction tient au fait que tous ses éléments constitutifs sont tirés ou inspirés de ce que le traducteur a pu abstraire de l'original. Elle repose également sur la subjectivité du traducteur dans la mesure où il a privilégié certains aspects ou éléments à restituer.

Selon le type de texte, l'altérité est plus ou moins manifeste. Une publicité traduite, dont la visée est incitative, peut prendre une forme très éloignée de celle de l'original et un texte pragmatique peut s'accommoder de réagencements substantiels pour être adapté au contexte cible, alors qu'une traduction littéraire se caractérise souvent par un rapport d'altérité plus subtil. Mais il n'empêche que, quelle que soit la proximité formelle ou sémantique de la traduction, elle est irrémédiablement un texte autre, indépendant, dont une analyse fine peut toujours révéler des écarts par rapport à l'original.

De même, selon les cas, le rapport de solidarité apparaît plus ou moins clairement. La solidarité d'une traduction technique peut se vérifier à la quantité d'informations transmises, dans la mesure où le lecteur cible, après avoir lu la traduction, devrait être en possession des informations que visent à transmettre l'original. La solidarité de la traduction d'une œuvre poétique se mesurerait davantage par l'émotion qu'elle suscite chez le lecteur cible. La solidarité est à comprendre dans un rapport plus diffus que l'équivalence : elle exige simplement de pouvoir retracer dans l'original l'origine de tous les éléments ou effets présents dans la traduction et, parallèlement, de pouvoir retrouver dans la traduction les éléments essentiels de l'original.

Il ne s'agit bien sûr pas de tout ramener au subjectif. Un temps de subjectivité est nécessaire dans le processus de traduction, mais, pour justifier des choix de traduction comme pour commenter ou juger des traductions, il est indispensable de s'appuyer sur des critères objectifs et partagés.

#### **2.2 La subjectivité dans la critique des traductions**

La critique des traductions (Hewson, 2011, pp. 6-7) procède de la comparaison entre le potentiel interprétatif de l'original et celui de la traduction et vise à évaluer cette dernière sur la base de critères clairement définis. Le critique use selon moi de sa subjectivité pour parvenir à une compréhension globale du texte et repérer les passages présentant un intérêt particulier.

Alors que le lecteur cible, s'en remettant au pacte du traducteur, tend souvent à amalgamer original et traduction (du fait d'une perte consentie de vigilance appelée *suspension of disbelief*), le critique a pour mission d'examiner le texte traduit en tant que tel. Il doit donc

éprouver le rapport d'altérité solidaire entre les deux textes. À la différence du traducteur, qui ne parvient jamais à considérer son œuvre avec un détachement absolu, le critique peut comparer les deux textes avec le même recul. Fort de sa connaissance approfondie des langues et des cultures source et cible, il valide ou réfute ce rapport. Le texte formant un tout, le critique doit tout d'abord l'appréhender dans son intégralité. Par une première lecture subjective, il mesure le potentiel interprétatif de l'original et en repère les éléments cruciaux – ceux qui méritent de réapparaître dans la traduction. Il décèle aussi les éventuels problèmes que pose la traduction.

Lance Hewson (2013), dans son article *Éloge de la créativité*, présuppose bien qu'une phase subjective précède l'analyse minutieuse :

La pratique de la critique des traductions est révélatrice. Elle permet de confirmer ou d'infirmer les premières impressions reçues à la lecture d'une traduction. (p. 23)

Un critique qui poserait un regard purement objectif sur un texte devrait tout passer en revue pour déceler les caractéristiques de l'original et celles de la traduction, alors que, guidé par sa subjectivité, il met directement le doigt dessus. Par exemple, comment juger de l'adéquation de la musicalité d'une traduction comptant une centaine de pages ? Il serait laborieux et peu productif de s'appuyer sur un recensement des divers sons et sur une analyse de leur séquence, alors qu'une lecture sensible fait apparaître la mélodie du texte. Il en va de même pour l'appréciation du rythme. Dans son ouvrage *An Approach to Translation Criticism*, Hewson (2011) fait état d'une structure rythmique tripartite chez Jane Austen :

The opening sentence (...) is remarkable for its tripartite rhythmic structure, beginning with an extremely short clause (two stresses), moving to a second, longer clause (three stresses, iambic) and ending with a considerably longer clause (seven stresses, the last three iambic). (p. 79)

Ce commentaire resterait sans portée s'il n'était pas fondé sur des observations objectives. Toutefois, sans sa sensibilité, Hewson n'aurait pu repérer ces régularités. S'il avait dû partir d'un calcul mathématique et objectif et parcourir tout le roman pour établir les schémas rythmiques des différentes phrases, son travail aurait exigé une analyse de l'intégralité du texte. C'est lors de sa lecture subjective que le critique repère les effets et subtilités de l'original ou les défauts d'une traduction, et ce n'est qu'après ce premier balisage qu'il peut entreprendre un examen détaillé et objectif.

De plus, la subjectivité est également essentielle pour la critique de traduction parce qu'elle permet d'intégrer tous les éléments à l'œuvre dans le texte. Il est toujours possible d'analyser objectivement des facettes isolées du texte (connotations, rythme, lexique...), mais, pour mesurer leur effet général, il faut passer par une sensibilité humaine. Seule la subjectivité permet au critique (comme au traducteur) d'intégrer les divers éléments en un tout.

Bien entendu, la phase subjective dans le travail de critique est un préalable à une analyse plus minutieuse. Il ne s'agirait pas de s'en remettre à un jugement non motivé. La sensibilité guide le critique pour le repérage des passages à commenter, mais il convient ensuite d'appliquer des critères rigoureusement définis. Tout jugement subjectif resterait sinon susceptible d'être trop personnel. Cercel (2013) le souligne :

Begründbarkeit, Intersubjektivität und kritisches Bewusstsein sind Leit motive bedeutender Beiträge der gegenwärtigen Übersetzungshermeneutik, die im Bewusstsein der Fallibilität und Eigentümlichkeit subjektiver Verstehenskonstellationen Wege nach einer festeren und breiteren Argumentationsbasis für subjektiv getroffene

Entscheidungen suchen. (p. 99)

L'intuition subjective est un instrument de travail et une sonde de détection très utiles, mais elle reste sans aucune valeur si elle n'est pas étayée par une analyse.

L'altérité ne présuppose pas qu'il y ait un écart marqué entre original et traduction : souvent, le traducteur produit un texte très proche de l'original au plan formel comme sémantique. Elle implique simplement qu'une traduction relativement éloignée de l'original est légitime si elle reste solidaire de celui-ci et préserve la cohérence voulue. Selon moi, le critique validera alors la traduction s'il ne fonde pas son évaluation sur les critères de l'équivalence (qui ramènent l'évaluation à une comparaison systématique avec l'original).

### 3. Une illustration : les premières lignes de Moby-Dick

Pour illustrer mon propos, je commenterai trois traductions des deux premières phrases de Moby-Dick, roman d'Herman Melville décrivant la quête insensée d'un capitaine qui, pour se venger d'un cachalot, conduit son équipage à sa perte.

Ce début, singulier, met en scène le narrateur qui participera à cette folle expédition.

CALL me Ishmael. Some years ago – never mind how long precisely – having little or no money in my purse, and nothing particular to interest me on shore, I thought I would sail about a little and see the watery part of the world. (Melville, 1851/1980, p. 93)

Le narrateur se présente avec une certaine désinvolture et, surtout, un sens aigu de l'artificialité de son rôle et de son personnage. L'effet de surprise de l'entame repose sur l'emploi de l'impératif, qui rompt avec la relation traditionnelle entre lecteur et narrateur.

Dans la deuxième phrase, une information temporelle indéfinie est d'abord donnée, *Some years ago*, dont le narrateur, dans une incise sortant en quelque sorte du cadre du récit, s'empresse de mentionner qu'elle n'a en fait pas d'importance. Cette deuxième phrase, dont la syntaxe est particulièrement accidentée, comporte plusieurs éléments exprimant un vide ou une insuffisance : *little or no money, nothing particular, a little*. Elle se termine toutefois par l'appel du large et une ouverture poétique (un peu atypique) doublée d'un effet d'allitération (*watery part of the world*).

Melville pose son narrateur tout en suggérant qu'il est factice. Chaque information se double d'une prise de recul ironique et, malgré cela, la prose prend une forme esthétique.

Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono ont traduit ce passage ainsi :

Je m'appelle Ishmaël. Mettons. Il y a quelques années, sans préciser davantage, n'ayant plus d'argent ou presque et rien de particulier à faire à terre, l'envie me prit de naviguer encore un peu et de revoir le monde de l'eau. (Jacques, Smith & Giono, 1941, p. 39)

On retrouve ici, sous une autre forme, l'effet de surprise de l'introduction du narrateur. Après la présentation classique du narrateur, qui indique son nom, intervient une phrase composée d'un seul verbe, qui remet en cause la précédente : *Mettons*. Autrement dit, ce n'est là qu'une hypothèse aléatoire. En cinq mots, le narrateur nous déstabilise en nous plongeant dans un monde de fiction auquel il ne semble pas souscrire.

Si l'effet d'incise est atténué par l'abandon des tirets, la distanciation en est exacerbée, car l'aparté *sans préciser davantage* paraît décalé du fait d'une rupture dans la continuité syntaxique. Comme dans l'original, à peine la narration s'enclenche qu'une autre voix, celle d'un méta- ou d'un sur-narrateur, vient en saper la crédibilité.

L'idée de manque et d'insuffisance est restituée, de même que l'envie de partir et l'ouverture poétique prosaïque (*revoir le monde de l'eau*). Le verbe *revoir* précise que le personnage a déjà été en mer.

De son côté, Armel Guerne a opté pour la traduction suivante :

Appelons-moi Ismahel. Il y a quelque temps – le nombre exact des années n'a aucune importance – n'ayant que peu ou point d'argent en poche, et rien qui me retînt spécialement à terre, l'idée me vint et l'envie me prit de naviguer quelque peu et de m'en aller visitant les étendues marines de ce monde. (Guerne, 1954, p. 3)

La phrase d'introduction, insolite, produit un vigoureux effet de distanciation : *Appelons-moi Ismahel*. L'entame est dérangement, presque cocasse. La problématisation de l'image du narrateur, qui semble catapulté devant son lecteur et contraint de chercher à gérer son imposture, intervient dès le premier mot.

La suite révèle aussi une forme de désinvestissement du narrateur, qui donne des informations imprécises dont il semble n'avoir cure. Guerne force toutefois le trait : une profusion de mots, l'emploi d'un subjectif imparfait et l'usage de la formule *m'en aller visitant* concourent à produire un effet de préciosité qui ne compromet pas la cohérence de l'œuvre, mais problématise sa solidarité avec l'original.

Enfin, Philippe Jaworski écrit :

Appelez-moi Ismaël. Il y quelques années de cela — peu importe combien exactement — comme j'avais la bourse vide, ou presque, et que rien d'intéressant ne me retenait à terre, l'idée me vint de naviguer un peu et de revoir le monde marin. (2006, p. 21)

Jaworski restitue l'entame étrange du narrateur, l'élément temporel problématisé par une incise réductrice, la motivation par le vide, et l'envie de s'en aller. De plus, on retrouve une phrase courte, suivie d'une phrase à *tiroirs* qui se termine dans un prosaïsme esthétique. Très sobre, Jaworski a lui aussi reproduit la remise en cause du propos, un effet rythmique, des éléments circonstanciels d'apparence aléatoire, et une chute harmonieuse, explicitant l'idée d'un retour à la mer.

Dans les trois versions, le narrateur se présente comme un personnage fictif, au nom biblique, tout en produisant un effet déroutant. Chacune des trois traductions restitue la perception que le traducteur a eue de l'original. Aucune des traductions n'est une œuvre similaire, équivalente ou correspondante. Il s'agit d'une lecture – précise, sentie, pertinente – dont chaque mot a été pesé, écouté, et chaque phrase a été travaillée pour faire œuvre et s'offrir sous la forme d'un texte cohérent. En dehors d'un effet de préciosité chez Guerne, chaque élément a pris son origine dans le texte source, que le traducteur a ressenti sous une forme subjective mais sans que sa subjectivité relève de la projection.

Rien dans ces traductions n'est gratuit : tout a été perçu, interprété et intégré par les traducteurs. Le décor est posé et le lecteur y perçoit un narrateur temporellement désorienté, ayant une perspective ironique et prêt à suivre une étrange impulsion qui le conduira à prendre la mer. Le lecteur y voit en filigrane l'âme humaine, dans son désarroi et sa futilité, appelée à partir dans une quête, et s'immergeant dans la beauté de la narration.

La démarche de Paul Cézanne, dans ses tableaux de la montagne Sainte-Victoire, illustre combien la subjectivité peut transcender la perspective personnelle pour se rapprocher d'une vision extra-individuelle. Cézanne ne voulait pas produire une image objective de la nature, mais en donner son interprétation, une image cohérente, saturée de sa propre perception,

qui a su exprimer le ressenti du regard intersubjectif. Une représentation plus objective de la montagne aurait certainement moins touché le public. Par ailleurs, son travail inlassable pour représenter la montagne atteste que la subjectivité n'est pas synonyme de facilité.

Lorsque Cézanne peint, aucun élément du tableau n'est fortuit ; chaque touche de couleur est imposée par la perception de la nature. L'œuvre du peintre présente une altérité solidaire avec le paysage observé. De même, lorsque le traducteur traduit, aucun élément de son texte n'est fortuit ; chaque mot est imposé par ce qu'il a perçu dans l'original.

Dans *L'œil et l'esprit*, Merleau-Ponty (1945) fait valoir que « le propre du visible est d'avoir une doublure d'invisible au sens strict, qu'il rend présent comme une certaine absence » (p. 85). À propos de Cézanne, dans *Phénoménologie de la perception*, il écrit aussi : « regarder un objet, c'est venir l'habiter et de là saisir toutes choses selon la face qu'elles tournent vers lui » (p. 96).

L'altérité solidaire est l'aboutissement d'un travail considérable, qui exige de s'ouvrir à l'original, de déployer sa subjectivité, sans jamais s'y abandonner, puis de la conjuguer avec son sens critique pour la recalibrer au gré des besoins.

#### 4. Conclusion

La démarche qui permet au traducteur d'appréhender le texte *au plus près* repose dans une large mesure sur sa capacité d'utiliser sa propre subjectivité pour mieux sonder le texte et se transposer dans la perspective de ses lecteurs présumés. Comme le montrent les recherches en herméneutique et comme l'a fait valoir Venuti, le traducteur, pour interpréter le texte, s'en remet largement à son bagage cognitif et à sa sensibilité. Sa subjectivité est donc l'un de ses principaux atouts, d'autant qu'elle lui offre la possibilité de lire l'original comme sa traduction sous forme intégrée.

De même, le critique de traduction aborde le texte de manière subjective avant de procéder à un examen rigoureux des passages que sa première lecture l'a aidé à repérer.

Le traducteur ne cherche pas à restituer l'original dans sa réalité objective (l'équivalence) mais dans sa cohérence subjective. C'est grâce à sa subjectivité qu'il pénètre au plus profond de l'original et qu'il exprime au mieux ce qu'il y a trouvé. La subjectivité du traducteur est une condition nécessaire, qui doit être complétée par une démarche objective pour garantir l'émergence d'une œuvre créative mais rigoureuse. En tant qu'altérité solidaire, la traduction est une construction autonome contenant tous les éléments constitutifs de l'original (à l'exclusion d'éléments étrangers) que le traducteur a décelés grâce à sa subjectivité.

#### 5. Bibliographie

- Ast, F. (1808). *Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik*. Landshut : Thomann.
- Balacescu, I. & Stefanink, B. (2005). Défense et illustration de l'approche herméneutique en traduction. *META*, 50(2), 634-642.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*, 1. Paris : Gallimard.
- Berner, C. (2001). Aimer comprendre. Recherche sur les fondements éthiques de l'herméneutique de Schleiermacher. *Revue de métaphysique et de morale*, 1, 43-61.
- Cercel, L. (2013). *Übersetzungshermeneutik, historische und systematische Grundlegung*. Mörlenbach : Röhring Universitätsverlag.
- Dancette, J. (2003). L'élaboration de la cohérence en traduction – Le rôle des référents cognitifs, *TTR*, 16(1), 141-159.
- Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil.
- Djaballah, A. (2005). L'herméneutique selon Hans-Georg Gadamer. *Théologie évangélique*, 4(2), 63-78.
- Eco, U. (1992). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.

- Folkart, B. (1991). *Le conflit des énonciations : traduction et discours rapporté*. Québec : Les Éditions Balzac.
- González Matthews, G. (2003). *L'équivalence en traduction juridique : Analyse des traductions au sein de l'Accord de libre-échange Nord-Américain*. Consulté le 31 juillet 2014, <http://theses.ulaval.ca/archimede/fichiers/21362/pr01.html>
- Hermans, T. (2002). Paradoxes and apories in translation and translation studies. In A. Riccardi (dir.), *Translation studies – Perspectives on an emerging discipline* (pp. 10-23). Cambridge University Press.
- Hewson, L. (2011). *An approach to translation criticism. Emma and Madame Bovary in translation*. Amsterdam : Benjamins.
- Hewson, L. (2013). Éloge de la subjectivité. In M. Constantinescu (dir.), *Traduire la subjectivité : style et identité dans la traduction de la littérature française en roumain* (pp. 13-29). Suceava : Editura Universitatii Suceava.
- Melville, H. (1851/1980). *Moby-Dick*. Harmondsworth : The Penguin English Library.
- Melville, H. (1941). *Moby Dick* (L. Jacques, J. Smith & J. Giono, trad.). Paris : Gallimard.
- Melville, H. (1954). *Moby Dick* (A. Guerne, trad.). Paris : Les Éditions du Sagittaire.
- Melville, H. *Moby Dick* (2006) (Ph. Jaworski, trad.). Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'Œil et l'esprit*. Paris : Gallimard.
- Pym, A. (2007). Natural and directional equivalence in theories of translation. *Target*, 19(2), 271-294.
- Schleiermacher, F. (1826/1977). *Hermeneutik und Kritik* (M. Frank, dir.). Francfort : Suhrkamp.
- Snell-Hornby, M. (1995). *Translation Studies. An integrated approach* (Revised edition). Amsterdam : Benjamins.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1986). *Relevance. Communication and cognition*. Oxford : Basil Blackwell.
- Stolze, R. (2011). *The translator's approach – introduction to translational hermeneutics: Theory and examples from practice*. Berlin : Frank & Timme.
- Thiselton, A.C. (2009). *Hermeneutics : An introduction*. Grand Rapids : Eerdmans.
- Trésor de la langue française informatisé. Consulté le 17 novembre 2014, <http://atilf.atilf.fr/>
- Venuti, L. (1992). *Rethinking translation*. Londres : Routledge.
- Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility : A history of translation*. Londres : Routledge.
- Venuti, L. (2006). Traduction, intertextualité, interprétation (Maryvonne Boisseau, trad.). *Palimpsestes*, 18, 17-42.
- Venuti, L. (2013). *Translation changes everything : Theory and practice*. Londres : Routledge.



Mathilde Fontanet  
Université de Genève

[Mathilde.Fontanet@unige.ch](mailto:Mathilde.Fontanet@unige.ch)

**Biographie :** Titulaire d'une licence ès lettres, d'un diplôme de traductrice et d'un doctorat en traductologie délivrés par l'Université de Genève, Mathilde Fontanet possède une expérience de plus de vingt ans de la traduction (en tant que traductrice et réviseur). Elle enseigne la traduction depuis 2000 à l'Université de Genève (FTI), où elle est actuellement maître d'enseignement et de recherche. Elle a publié divers articles sur la traduction, a traduit deux œuvres littéraires et sa thèse explore des aspects de rhétorique contrastive.